

Article du 22 avril 2010

## El Juli abat la grande porte

A Séville, le Grand Cirque Mondial présente un tigre blanc, un lion de la même farine, des éléphants asiatiques qui s'assoient sur des chaises comme vous et moi et «el oso humano». L'ours humain. L'ours humain est sympa et il peut répondre à 200 questions de son dompteur. A la Maestranza, jeudi, le Victorino Martin's Circus n'est pas en reste. Sa ménagerie propose une chèvre, le cinquième victorino sorti en remplacement, Conducido II, une mygale dont César Jiménez dira qu'elle dégageait une forte odeur d'infirmerie, et des ours mal léchés. L'histoire entre Séville et Victorino Martin se répète. L'an dernier gros flop. Cette année, itou. Les victorinos sont sans race, ne se livrent pas, cherchent seulement l'embrouille. Seul Platillito consent à céder quelques attaques claires sur sa corne droite. César Jiménez n'en profite qu'à moitié. Antonio Ferrera théâtralise à outrance ses poses de banderilles. Il sait vendre la moto. Cependant, il se joue la peau sur un «sesgo por dentro» suicidaire face à Vergonzoso qui l'attend au coin du bois. Il exécute aussi un bon quiebro devant le coriace Herreruero qu'il torée ensuite par saccades brutales, sans le dominer vraiment, sans pouvoir baisser la main. Un Cid en pleine bourre aurait mieux fait avec le complexe Conducido I. Mais depuis plus de deux ans, Manuel Jesús suit un chemin de croix. Il manie sa cape comme une serpillière, sa muleta n'a plus aucun pouvoir sur les charges des toros, ses jambes dansent le cake walk. Le meilleur du Cid jeudi ? Son péon El Boni.

Vendredi, de petits déluges s'abattent sur la Maestranza et, à 19 heures, une bronca de niveau 8 sur l'échelle de la colère populaire tombe sur la tête du señor Teja, président de la course, désigné à nouveau par Carmen Tova, déléguée du gouvernement de la Junta de Andalucía. A nouveau, parce que Francisco Teja a été dans le passé, et pour des décisions polémiques, dégomme de ce poste honorifique. Il est revenu tel quel. Dès Ilusion, premier toro d'El Ventorillo, il refuse à El Juli une seconde oreille réclamée justement par le ban et l'arrière ban de la société. De la tribu des k-ways au peuple des parapluies, tous la demandent, y compris l'infante Elena dans sa loge. Mais Teja, niet. Les mules emportent Ilusion à l'équarrissage, et la Maestranza continue d'agiter ses mouchoirs légitimistes, y compris l'illustre descendante des Bourbons espagnols qui secoue le sien, là haut dans sa loge, sous le nez du président. Comme les baleines de parapluies et les capuches ont le sens de la justice taurine, elles imposent à Juli de faire deux tours de piste. Sa faena, y compris à la cape, avait été une leçon sans déchet de tauromachie exhaustive. Rien à jeter. Son temple, sa sérénité, sa parfaite scénographie jamais superflue, sa parfaite adéquation avec le toro avaient la force de l'évidence. Sa plénitude enjouée exaltait la beauté huilée et l'équilibre allègre qui suintent de tout classicisme bien compris. Les parapluies se le murmuraient entre les averses : toréer c'est ça, essentiellement, ni plus ni moins, mais faites gaffe tout de même de ne pas me doucher en refermant votre pépin. Une estocade d'école avait eu raison du noble et bravo Ilusion qui, de son côté, avait eu le grand goût de mourir comme au théâtre mais sans prendre la pose. La bravoure le raidissait contre la mort. Puis il était tombé d'un coup comme un chêne. C'est-à-dire comme un toro bravo. Donc le señor Teja a entendu parler des mœurs douteuses de sa maman avant de rattraper sa bourde à l'occasion du second combat d'El Juli. Un peu moins éblouissant que le premier, mais un combat dense, cadencé, toujours empreint de toreria devant Botijito plus rugueux sur la corne gauche. Il accordera d'un coup 2 oreilles là où une aurait suffi. Donc, pour la première fois de sa carrière, sortie par la Porte du Prince d'El Juli. Il l'avait ouverte en 1999, mais un coup de corne l'avait dévié vers celle de l'infirmerie...

Unes des journaux du lendemain : «El Juli historique» pour ABC, «El Juli anthologique» pour le Diario de Sevilla. Castella et Perera, qui l'accompagnaient dans cette corrida qui va marquer la saison seront, eux, en retrait.

Samedi, la purge. La raison : les toros de Gavira, à la limite du présentable, sans force et mansos sans rémission. Ils courent en tout sens, ne se fixent nulle part, fuient leur ombre. Avec une démonstration tranquille et adaptée, Talavante s'en tire le mieux avec le seul Gavira qui a un peu de fond. Le reste du temps, on se dit qu'on serait mieux au Grand Cirque Mondial pour assister aux exploits à cheval des jumelles Natalia et Noelia.

Dimanche, Manzanares et à un degré moindre Castella. Avec le sceau de sa classe, mais aussi une vraie disposition technique, Manzanares parvient à extraire de bonnes séquences de Mancerito, toro de Moisés Fraile, brusque et à la combativité intermittente. Il perd peut-être une oreille en ratant une estocade. Le noble Dudeto, d'El Pilar, a du galop. Manzanares s'emploie dans un exercice de style à la fois étincelant et rythmé, plutôt droitier, et dont la somptuosité éclate dans d'immenses passes de poitrine et de précieux changements de main. Pour ne le tuer qu'au second coup, il ne coupe qu'une oreille. Avec Guajiro, Castella combat un grand toro bravo et aux attaques profondes. Il va loin et noblement dans la passe. Le travail de Castella, excellent à la cape, commencé par les classiques passes changées au centre a d'abord de l'envergure. Castella lui sert, à droite surtout et muleta en avant, ces passes amples et liées que le tempérament de Guajiro réclame. Puis plan B. Castella choisit une tauromachie de contact, de distance courte moins appréciée du public et du toro qui, maintenant, renâcle. La faena baisse d'un ton, mais il coupe une oreille là où peut-être il y en avait deux à prendre. Le désarroi du Cid fait peine à voir. Lui dont la main gauche magique emportaient les toros dans de grandes aventures, il ne leur propose plus que de médiocres piétinements. Il quitte la piste sous les sifflets.

Jacques Durand